

## LES VOIX ÉTRANGÈRES

Ne pratiquant aucune langue étrangère, la littérature du monde ne me parvient qu'au travers du filtre de la traduction. Je suppose que les productions littéraires expérimentales, trop attachées à leur langue d'origine, franchissent moins facilement les frontières. Peut-être cette sélection est-elle à l'origine de mon sentiment d'une plus grande clarté, d'une plus grande lisibilité des textes étrangers.

Le rapport avec les auteurs étrangers ressemble à celui que l'on a avec les auteurs anciens : les premiers sont sélectionnés par la traduction, les autres par le recul historique. Ainsi, un livre traduit est entouré d'une aura particulière.

Une production littéraire anonyme, soufi, turque, datant du douzième siècle, a influencé mon travail. Il s'agit des histoires du Mullah Nasrudin que j'ai découvertes en 1982. Ces fables humoristiques courtes à portée initiatique m'ont touché pour plusieurs raisons. D'abord par leur universalité. Les paradoxes exprimés dans ces histoires ne s'incarnaient dans aucun lieu, aucune époque. Ensuite, par le champ qu'elles occupaient, à savoir celui de textes d'humour brefs, raffinés, philosophiques, champ quasiment vide dans la littérature française. Enfin, par leur statut particulier, intermédiaire entre la blague populaire, la fable à morale, la sentence de sagesse. La plupart des grandes œuvres se nourrissent de mythes populaires porteurs d'archétypes. Dans le cas des histoires du Mullah Nasrudin, c'est la forme qui était populaire puisqu'elle

reprenait la structure des blagues tout en l'élevant au rang d'une littérature. L'anonymat de cette création est un hommage au génie populaire. Personne ne sait qui a écrit ces histoires ni si le personnage a réellement existé. Il existe une tombe plutôt mythique du Mullah.

Ce qui m'a intéressé dans ces textes, c'est leur forme. J'ai repris cette forme dans mes "Histoires de Monsieur Mouche", personnage humoristique aux réflexions déroutantes. Malgré l'universalité du Mullah Nasrudin, j'ai goûté dans ces histoires une poésie orientale très discrète. Ayant vécu quatre ans en Tunisie durant mon enfance, j'ai suivi, en écrivant Monsieur Mouche, la saveur d'un imaginaire imprégné de couleurs arabes. C'est ce fil conducteur sensitif qui a soutenu la création de mes histoires humoristiques. L'écart entre le résultat, paradoxes logiques, et la source, attachement à un paysage oriental, peut étonner. Mais je suis persuadé que l'humour du Mullah Nasrudin trouve également son origine dans un abord poétique du monde et que là est son secret.

J'ai retrouvé ce lien entre humour et poésie chez quelques auteurs italiens, dont Italo Svevo. Les éditions de l'Anabase ont édité, grâce à Christian Molinier, une traduction de "Le Tramway de Servola" d'Italo Svevo (traduction Gilles Moraton), avec des illustrations de mon frère Philippe Coudray. Naturellement, le livre parvint entre mes mains. J'y découvris la douceur d'une intelligence soucieuse de précision et de respect. L'humour y apparaissait comme un aveu de tendresse. Je fus rassuré de suivre le déroulement de cette voix si humaine, sans cruauté ni raillerie, décrivant les usagers du tramway de Servola avec une bienveillance critique.

Je retrouvai plus tard cette intelligence dans “La Conscience de Zeno”. Ce roman évite jusqu’au bout de tomber dans un parti pris, qu’il soit celui de la tristesse, ou du misérabilisme, parti pris qui représenterait un procédé d’écriture. Là, au contraire, une sincérité tranquille expose les ambivalences de la réalité avec un humour discret. L’intelligence semble procéder d’une décontraction de l’esprit.

Un roman, d’un auteur autrichien, Alfred Kubin, m’a laissé une sensation durable. J’ai découvert ce livre au bout d’un long chemin. Ayant noté que Julien Gracq avait trouvé son inspiration après la lecture de “Sur les falaises de marbre “ de Ernst Jünger (traduction Henri Thomas), écrivain allemand, je me précipitai sur ce texte. Ses évocations troubles des forces instinctives de la nature, bien qu’instructives pour aborder une certaine psychologie allemande, me parlèrent peu. Cependant, Jünger ayant lui-même été fasciné par “De l’autre côté” (traduction Robert Valençay), roman fantastique du dessinateur Alfred Kubin, ouvrage ayant inspiré Kafka pour l’écriture du “Procès”, je continuai mon sentier de découverte. Alfred Kubin, sujet à des troubles mentaux et plusieurs fois interné, se trouva au milieu de sa vie d’adulte incapable de dessiner. Cet empêchement le porta à écrire ce roman, par remplacement. Il s’agit ainsi d’une première œuvre, élaborée par un artiste n’ayant jamais écrit, mais qui avait mûri par une longue pratique de la gravure son univers intérieur. Cet univers, attrapé au vol par une écriture vierge de toute préparation, se déploie avec la conviction du rêve. Les qualités du dessinateur se retrouvent dans l’écriture, concision, perspectives, sens du détail, vision globale.

J'ai toujours été intéressé par les œuvres écrites des dessinateurs, comme par exemple "Les gros chiens" du dessinateur Chaval. Les forces instinctives de la nature, déjà fantastiques chez Jünger, sont chez Kubin illuminées par cet esprit de synthèse qui provient des visions. Quand le génie sauve de la folie, l'homme passe d'un coup du pire au meilleur sans jamais traverser la banalité. La véritable association de la folie et de la poésie est plutôt rare. Je suis tenté de citer une œuvre, que tous ne considéreront pas comme littéraire, qui est "Mémoires d'un névropathe" de Daniel Paul Schreber (traduction Paul Duquenne et Nicole Sels), le fameux "paranoïaque" allemand interprété par Freud et si abondamment commenté. Pacome Thiellement m'ayant demandé d'écrire un texte sur Schreber, pour un livre collectif intitulé "Schreber président", avec comme consigne de prendre son délire au sérieux, j'ai découvert son texte. Les trouvailles théologiques et poétiques du "Président Schreber", provoquées par l'effort de formulation de son délire, travail auquel il s'est appliqué pendant des années, produisent un effet de sidération. Cela pourrait laisser penser que ce "délirant", coupé de tout rapport intuitif avec lui-même par son clivage intérieur, se trouve, malgré lui, avec douleur et ravissement, projeté dans une relation intuitive avec le cosmos, avec une brutalité et une lumière inouïe. L'écriture décrit, avec la minutie du juriste qu'il était, des phénomènes fantastiques. La collusion entre la précision d'un fonctionnaire et l'infini des extases produit cet accouplement réussi qui engendre les images poétiques et les idées fécondes. Homme de droit et de droiture, Daniel Paul Schreber est

manifestement débordé par son expérience intérieure. En tentant d'ordonner et de consigner la folie dont il est le sujet, il réalise, sans le savoir et avec la plus grande sincérité, une œuvre littéraire.

Chez les auteurs italiens, comme Italo Svevo mais aussi Italo Calvino, la dimension onirique semble contenue par l'élégance, chez les textes soufis turcs du Mullah Nasrudin, par la logique, chez Schreber, par l'ordre et la loi, chez Alfred Kubin, par la cohérence graphique de l'imaginaire. Mais chez Ludwig Hohl, écrivain suisse, que j'ai découvert avec le récit "Ascension" (traduction Luc de Goustine), s'agit-il encore de rêve ? Ce texte relate une ascension en montagne dans un style sobre, dépouillé, attentif. Puis, au fur et à mesure de la montée et des descriptions, se révèle une incroyable valeur des sensations produite par la vision de la montagne. Il n'y a pas, dans ce texte, collusion entre un imaginaire débordant et le sérieux d'un travail d'écriture, mais une respectueuse transmission de la réalité. Si le réalisme se nourrit d'une référence à la réalité extérieure, ce réalisme-là est celui d'une relation précautionneuse avec un objet magistral, la montagne, relation qui, à force de pureté, transcende à la fois son objet et le sujet qui le perçoit. Nous sommes à l'envers de la folie. C'est une raison prudente qui s'exprime, progresse doucement dans la contemplation, déploie l'ascension d'une perception du monde. La conscience s'échauffe comme les pas de l'alpiniste. Elle s'agrandit comme la vue sur la vallée. Elle s'ouvre jusqu'à l'éblouissement, saturée de rareté et de saveur. Ce texte a les qualités des récits d'aviateur.

Enfin, je pense au poète suédois Tomas Tranströmer, dont j'ai pris connaissance, comme beaucoup, à la suite de son prix Nobel de littérature. Je vois, dans son livre "Baltiques" (traduction Jacques Outin) un processus inverse. Au lieu qu'un esprit raisonnable cerne par la rigueur d'un travail d'écriture un imaginaire débordant, je ressens, au contraire, que l'infini de l'écriture de Tranströmer est calmée, endiguée, régulée par la savoureuse et tranquille présence d'une nature aux calmes déroulements. Il s'agit plus de la mer que de la montagne, des grandes étendues, du cosmos, d'une éternité qui collabore dans la joie avec le bouillonnement créateur de l'auteur.

La montagne et la mer produisent des auteurs calmes, les terres continentales des guerriers oniriques, la péninsule italienne un humour élégant, la Turquie, plus rude, un humour mystique épuré.

Et la France ? si je savais lire une langue étrangère, l'italien par exemple, je pourrais découvrir la littérature française au travers d'une traduction. Cette distanciation me permettrait peut-être alors de m'en faire une idée...

*Jean-Luc Coudray*